

d'outre-Rhin, soit dans les déclamations de Tolstoï (1). Comme si, au milieu, de tant de théories diverses, il était facile ou même possible de se créer une opinion, de découvrir le facteur commun de toutes ces fractions auxquelles pompeusement on a donné le nom de systèmes. J'en appelle à MM. Leroy-Beaulieu, Le Play et de Molinari.

D'ailleurs en ces matières, rien ne saurait être concluant, ni définitif. Or, le défaut de presque toutes les études sociales, c'est leur absolutisme. Pas une qui ne prétende apporter un remède efficace au paupérisme, au salaire, à l'invasion du socialisme; pas une qui n'entende résoudre les questions si complexes de la situation respective des partis en présence, — ouvriers, patrons, — consommateurs, producteurs — ; pas une enfin qui ne paraisse ignorer que l'Économie politique, comme toute science, n'est point parfaite, et qu'ayant l'homme pour objet sinon pour sujet, elle doit, comme lui, évoluer sans cesse. En m'exprimant ainsi, je ne prétends point qu'il faille imposer silence aux théoriciens économistes. Nul ne suit avec un intérêt plus passionné que moi, les questions à la solution desquelles l'Europe entière est intéressée; de l'Angleterre, quelque peu ralliée aux tendances physiocratiques libérales de M. Goshen, à l'Allemagne où Karl Marx édifiait naguère à grand bruit sa célèbre et ultra-moderne théorie socialiste; de l'Autriche, où M. Karl Menger s'est fait le champion respecté et écouté d'une Économie ou Science sociale qui, comme celle de M. Goshen, comprendrait des branches

---

(1) Cf. Le nouveau volume de cet écrivain, traduit par M. Halpérine-Kamisky et intitulé *La Famine*. Paris, Perrin.